

En hommage à Jean Philipppy

Jean, tu entends les oiseaux ? Ils s'approchent. Ils sont là. Viens à la fenêtre, regarde ! Ils se découpent sur un ciel tumultueux. Des geais, des corneilles ? Et au sol, des scarabées, qui pillent la parcelle potagère. Les oiseaux passent sans les apercevoir, ils ne s'attardent pas, ne songent pas à s'en nourrir. D'ailleurs il n'y a plus de nids ici : trop d'obus, trop de vacarme. Les combats, viens les observer avec moi à travers les persiennes entr'ouvertes.

Arrivés en face de notre immeuble, les soldats brisent une porte, le simple symbole de bienvenue sculpté par-dessus, le châssis verni, tout ce à quoi doivent tenir les personnes qui habitent là. Devant nous, ces surarmés se mettent à gueuler, à molester un vieil homme. Il doit obéir à leur ordre. Puis les soldats s'éloignent. Pas pour de bon, il y a des retours menaçants. Quitter. Fuir. Fuir vers où ? Il boucle son baluchon à la hâte. « Allez vers le Sud », gueulent-ils. En quelques minutes, la rue se remplit de gens qui se taisent. Le silence perdue au bruit de sporadiques rafales. Les regards restent rivés au sol, encombré de gravats. Des cris, des ordres parviennent, amplifiés par les haut-parleurs.

D'abord c'est un feu qui inquiète. Les soldats jettent des torches sur les devantures présumées terroristes. Les flammes viennent lécher notre immeuble.

Dieu merci, la rue forme coupe-feu. Les habitants frappent l'incendie de leurs balais, alors que des résistants à moto louvoient le long des façades. L'avertissement claque dans les porte-voix : en cas de riposte, il y aura des représailles. Pour nous, Jean, pas de répit. Pas d'autre choix que d'assister.

A l'arrière de notre immeuble, on distingue un enclos où vont et viennent une cinquantaine d'otages. Il faut voir leurs regards perdus, leurs mains qui se cherchent. A ton tour, Jean, tu les observes. Ils font les cent pas dans la poussière. Ils auront été pris alors qu'ils dansaient sur le sable chaud. Ou peut-être quand ils cultivaient le sol ingrat : chez eux, on rassemble tout le foin pour nourrir collectivement le bétail. Beaucoup d'entre eux fraternisaient volontiers avec les humains d'en face. Ceux qui seront libérés serreront la main de leurs geôliers, si familiers finalement.

A Khan Younès, des médecins occupés à secourir les blessés courent sous les rafales. Ils trébuchent sur la caillasse. Sous un ciel de charpie, une charrette emmène les blessés vers l'arrière. Vers l'arrière... clôturé. Dans un cratère d'obus, une onde coquelicot souille peu à peu l'eau rare. Et qui sont ceux-là qui arrivent ? Ils arrêtent les voitures et obligent à descendre. Ils éloignent les femmes et les enfants. Ils agitent des récipients. Un liquide se répand en tous sens. Le feu ! C'est ainsi qu'ils neutralisent les hommes. La nuit succède aux

incendies. Quelques cris déchirent encore la fumée qui s'échappe des zones densément peuplées.